



## PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

### MODES.

Les capotes de satin sont de bon goût pour les visites du matin ; on les orne en dentelle ; on y pose surtout de petites écharpes arrondies, qui, en retombant, forment de larges barbes.

Nous citerons, entre autres chapeaux de M<sup>lle</sup> Desboroff<sup>1</sup>, un chapeau de satin blanc uni, avec un très-petit oiseau naturel de chaque côté ; un autre en velours plein, grenat, à bouquet de plumes, et, sous la passe, doublé de satin blanc, deux petites plumes blanches.

Un chapeau de satin vert tendre, avec feuilles de velours vert d'émeraude ; un autre en satin rose, couvert de petites ruches en blonde rose. Un chapeau en velours plein

blanc, avec une touffe de héron blanc de chaque côté ; un chapeau de crêpe citron, orné d'une plume couchée, et, sous la passe, des ornements en blonde et marabouts.

— Les coiffures de spectacle sont délicieuses ; c'est un toquet bouillonné en gaze et semé de petites fleurs. — La coiffure romaine en velours tourné, à franges d'or, et une bandelette qui traverse le front, en velours également, recouverte de pierres—des coiffures en plumes de deux nuances, terminées par des brins de marabouts brillants—beaucoup de fleurs sur les petits bonnets, qui ne se composent alors que de très peu de dentelle ou blonde comme accompagnement — des coiffures en blonde et or, avec des touffes de roses ou des guirlandes de feuillage ; — de charmantes coiffures en dentelle noire, relevée par des

<sup>1</sup> Rue Luxembourg, 35.



fleurs mêlées à des diamants; enfin, les coiffures en chenille de chez Cartier<sup>1</sup>, rappelant la résille espagnole.

— Aux petits paletots qui ne sont plus bien portés que dans la chambre, on a substitué les manteaux de velours à la forme ample et gracieuse tout ensemble. Le froid a fait reparaitre les garnitures de fourrures avec le manchon pareil; aussi la maison Serteaux<sup>2</sup> a-t-elle eu à exécuter ces jours derniers, les plus magnifiques commandes.

— Il y a un grand luxe dans ce qu'on appelle les coins du feu; dans les soirées où l'on ne danse pas, on les conserve jusqu'au moment où la chaleur du *raout* les rend intolérables: alors ils sont en satin blanc ou rose, garnis de point à l'aiguille à plusieurs rangs, ou en velours épinglé, un peu court, et terminés par une très-haute dentelle noire; quelques-uns sont garnis en hermine ou en grèbe; la forme en est gracieuse, quoiqu'on les maintienne larges pour ne pas froisser sa toilette. Les manches ont de larges revers garnis de dentelle ou de franges. Nous en avons vu un charmant en moire antique blanche avec une blonde or posée à plat tout autour, et un autre en satin noir avec revers brodé en en soie rose et argent.

— Les toilettes de bal font, en ce moment, la grande animation des ateliers de toutes sortes. A Lyon, ce sont des satins brochés, des brocarts; ailleurs, des dentelles, des broderies, des rubans, des gazes et des tules, qui passent ensuite entre les mains de nos artistes Palmyre, Camille, de Baizieux, pour se transformer en merveilles d'élégance et de coquetterie.

Nous avons remarqué une robe en damas blanc, avec un haut volant en blonde et argent, et deux plus petits au-dessus, séparés l'un de l'autre par des bouillonnés de tulle brodé en paillettes d'or; le corsage était drapé avec le tulle, et les manches courtes, en forme pagode, descendaient jusqu'au coude, ayant pour garniture une haute dentelle semblable à celle du volant.

Une robe en tulle pailleté à trois jupes, retenues chacune par un bouquet de bluets et d'épis de blé en diamants; le bouquet pareil sur un corsage plat et uni.

Une robe de taffetas rose, littéralement couverte de petites ruches de tulle rose, la pareille en blanc, pour deux jeunes filles qui n'avaient voulu, dans leur toilette, que le luxe de la fraîcheur.

Une robe de crêpe lisse, avec quatre grands plis, brodés en soie.

Une robe noire antique bleu de France clair, garnie en tablier, avec plusieurs rangs de blonde attachés par des nœuds en perles.

— En général, les perles, les broderies d'or et d'argent, les bouquets en pierrerie les blondes brochées d'or et de soie de couleur, les riches étoffes qu'on y assortit dominent dans les toilettes de soirées. Pour les jeunes personnes, le taffetas ou les jupes de crêpe et de tulle, avec ruches et bouillonnés.

Pour les coiffures, presque autant de plumes que de fleurs. Les bijoux sont plus recherchés cette année que les précédentes. On porte des anneaux très-larges, émaillés ou semés de petites pierres et fermés par une seule pierre de grand prix. Il y a toujours luxe et profusion de bracelets. Des épingles magnifiques et d'un goût tout moderne attachent les coiffures. On revient aussi, nous l'avons déjà dit, aux colliers.

— On fait aussi beaucoup de garnitures en passementerie de chenille, à laquelle on mêle des perles.

On portera beaucoup de blonde blanche et de blonde brodée en or et en argent; c'est surtout pour les coiffures qu'on l'emploie jusqu'à présent, à en juger par la dernière représentation des Italiens. — Nous citerons aussi des barbes en angleterre, attachées de chaque côté par un bouquet formé de velours et de ruban de gaze très-étroit, et des barbes en dentelle noire attachées autour de la coiffure par un chaperon de velours violet entremêlé de diamants. — Une espèce de *puff* en gaze blanche et velours cerise, d'où retombaient des petites plumes panachées. — Une couronne en rubans noirs et violets, posée sur le front et entourant deux torsades de cheveux blonds qui faisaient le tour de la tête.

— Les peignes en écaille blonde sont de rigueur pour les coiffures en cheveux simples.

— A la dernière soirée de la duchesse de

<sup>1</sup> Rue Louis-le-Grand, 32. — <sup>2</sup> Rue Saint-Honoré, 393.



V...., on a beaucoup remarqué quelques femmes chaussées de bottines de satin blanc et rose. Il paraît, néanmoins, que cette mode ne prévaudra pas sur les souliers que le talent de la maison Caux<sup>1</sup> a complètement ressuscités. Le bas de soie, brodé, est d'ailleurs un puissant auxiliaire à la grâce du soulier. Il est à remarquer qu'on attache, plus que jamais, une très-grande importance à la chaussure; les couturières tiennent les jupes un peu courtes devant, ce qui ne les empêche pas d'être traînantes derrière. Il est certain qu'un joli pied a trop d'influence sur l'ensemble d'une femme pour qu'on conserve plus longtemps l'absurde habitude qu'on avait prise de ne plus le faire valoir.

### Fashion.

Paris s'amuse ! Les fêtes recommencent, et les gens qui ne sont que tout juste assez ruinés pour avoir le droit de se plaindre de la république, ouvrent leurs salons à la foule empressée. Les lustres s'éclairent, les pianos s'accordent, les laquais revêtent leurs riches livrées. L'hiver nous arrive enfin avec ses pompes, ses joies et ses grelots.

Le plaisir à tout prix, n'est-ce pas la devise de la France, que lady Blessington a si justement appelée la courtisane de l'Europe ? Comparaison bien vraie ! car elle en a les défauts, les vices et les charmes.

On s'amuse donc à Paris ! et les femmes, la joie dans les yeux, le sourire sur les lèvres, ne s'occupent que de danse, de fêtes et de toilettes. Faisons un instant comme elles, et commençons par la toilette, unique politique des jolies femmes.

Les coiffures sont bizarres et sortent tout à fait de l'ordinaire. A force de vouloir du nouveau, on revient au primitif, et nous en arrivons aujourd'hui à imiter les peuples sauvages dans leur amour du clinquant et de la verroterie. Jamais on n'a autant désiré briller, et, pour y parvenir, on orne les bonnets et les coiffures d'une foule de paillettes, de dentelle d'or et autres choses brillantes à faire envie à la reine Pomaré.

Chez Baudrant, nous avons vu de ces

bonnets, qui, sans plaisanterie, doivent être charmants sur la tête d'une jeune et jolie femme ; et comme à Paris toutes les femmes sont jeunes et jolies, toutes achètent de ces coiffures. Voici comment elles sont faites :

C'est une dentelle d'or formant une espèce de bonnet carré à la napolitaine, qui se pose tout à fait sur le haut de la tête ; il est relevé de chaque côté par une touffe de fleurs brillantes, et de cette touffe qui n'a pas de feuilles, tombe une quantité prodigieuse de brins d'herbe en plume, en argent, en or, en paillettes, qui glissent sur le cou, et descendent assez bas sur la poitrine.

Les guirlandes que portent les jeunes femmes sont faites de même sorte ; ainsi elles sont en longues feuilles de roseau diamantées, et petit sarment de vigne, etc., etc. On porte aussi une quantité prodigieuse de plumes, et voilà qu'on en met partout : aux robes, aux coiffures, aux chapeaux, etc.

Les robes décolletées ont encore les corsages carrés, garnis de ruches Pompadour ; quelques corsages sont ouverts très-bas sur le devant, et sont alors accompagnés d'un fichu guimpe garni de plusieurs rangs de dentelles étagées. — Les robes lamées tentent de revenir pour les grands bals ; mais on les risque encore très-peu ; les garnitures pourtant reprennent des broderies et des chefs d'or ; mais cela ne se voit encore que dans les salons officiels.

Le faubourg Saint-Germain, au contraire, reprend la poudre, les étoffes damassées, ramagées et empesées, et les salons qui tiennent à l'élégance marchent sur ses traces.

Les femmes ont en vérité bien raison de faire une croisade pour le retour de la poudre, car rien ne leur sied aussi bien ! et les petits bonnets dorés dont nous avons parlé ont un double triomphe sur les cheveux à la neige.

Les polkas, les mazourkas, les redows, etc., etc., semblent avoir fait leur temps, et la gavotte, dit-on, dans quelques salons, cherche à reconquérir sa place. — Alors pourquoi pas le menuet et les sara-bandes ? A la soirée de la marquise de L.... M<sup>lle</sup> de G... et le vicomte de T... ont charmé tous les spectateurs avec ces danses

<sup>1</sup> Boulevard des Italiens, 11.



anciennes et gracieuses. Aussi depuis ce moment, toutes les jeunes femmes et les jeunes gens reprennent leur maître de danse.

C. B.

Entre toutes les modes nouvelles, celle qui offre le caractère le plus distinctif cette année, est la forme des guirlandes, qui sont toutes très-tombantes sur le cou, volumineuses, et entremêlées de fleurs, de fruits, de feuillages de toutes sortes.

Ce genre, le plus adopté, n'exclut pas cependant les guirlandes *Marie-Stuart* descendant un peu sur le front, et remontant de chaque côté des bandeaux pour former ces touffes qui vont si admirablement bien aux jeunes physionomies.

Il y a aussi des coiffures formées par des cordons de fleurs, disposées selon la fantaisie du coiffeur autour des tresses, des bandeaux, et retombant en longs anneaux de chaque côté du cou.

Puis viennent les bouquets détachés, offrant une seule rose d'où s'échappe une gerbe d'herbe et de petite verdure de toute espèce. D'autres, *bouquets jardinière*, mélange des plus jolies fleurs de tous les pays, de toutes les serres, et disposés de manière à produire l'effet le plus ravissant, soit sur le côté des cheveux, soit au milieu du corsage, soit encore relevant graduellement les trois robes de tulle d'une robe de bal.

Tous ces genres et bien d'autres d'un goût exquis, nouveaux, et pleins de piquante gracieuseté, se trouvent dans les salons de Chagot<sup>1</sup>, et ont obtenu les plus flatteurs suffrages aux dernières réunions de la présidence, et à plusieurs des fêtes qui ont eu lieu cette semaine. On a surtout admiré les *guirlandes Pomone*, toutes en fruits mélangés; d'autres en fleurs des champs, avec bouquets pareils au corsage. A la partie supérieure de ce bouquet, se détachaient deux petites branches se prolongeant chaque côté de la poitrine en garnissant le corsage. Des garnitures de robes toutes en feuillage, formant montant de chaque côté de la jupe, et entremêlées de petites grappes de perles toutes mignonnes, et qui scintillent au milieu de ces feuillages. Toutes ces nouveautés, jointes à l'emploi des plumes si à

la mode en ce moment dans toutes les parures de bal, assurent pour cet hiver à la maison Chagot un succès digne de la réputation qu'elle s'est acquise dans cette spécialité.

— Puisque nous avons tant parlé fleurs, ce sera un véritable à-propos que de parler parfums. Rappelons donc ici, comme un complément, un cachet à toutes les toilettes distinguées, ces suaves et fines essences que Guerlain distille dans son précieux laboratoire. Rappelons ces poudres qui donnent à la peau la fraîcheur éternelle des fleurs du paradis des Orientaux; ces eaux qui jettent ces molles et caressantes senteurs des serres d'un autre monde... Et tous ces flacons ciseles, diamantés, nacrés, damasquinés, qui, dépositaires magnifiques de ces merveilleux parfums, sont les plus ravissants cadeaux qu'on puisse offrir en ce moment; bouquets enchantés dans des écrins fantastiques.

— La foule se presse tous les jours dans les élégants magasins de la maison Giroux<sup>1</sup> où se trouve le choix des étrennes les plus variées, les plus piquantes et les plus nouvelles de cette année.

#### CORSETS.

Pent-être a-t-on été étonné de ne pas trouver sur la liste des récompenses accordées après l'Exposition de l'Industrie, le nom de Josselin<sup>2</sup>, ce nom qui reparait toujours au premier rang quand il s'agit de ces heureuses et brillantes industries qui font la vogue et la fortune de Paris. Ceci doit s'expliquer tout d'abord par ce simple fait que Josselin n'avait envoyé aucun de ses produits à cette exposition. En 1844, 1839 et 1834, il avait obtenu toutes sortes de mentions et de médailles. C'était alors l'époque de l'invention et de tous les perfectionnements de ce système qui devait plus tard être adopté par toute l'Europe. Puis, quand il eut poussé cette fabrication des corsets jusqu'à sa perfection la plus absolue, il ne put que voir grandir chaque jour sa réputation; et ce succès a été si unanime, si vrai, si incontestable et si incontesté, que, cette année, lorsque le gouvernement, dans

<sup>1</sup> Rue Richelieu, 73 (ancien 81).

<sup>2</sup> Rue du Coq-St Honoré, 7. — <sup>2</sup> Rue de la Paix, 13.





31 Mai 1848.

2355.

*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

*Costumes des ateliers de Robt. r. S<sup>t</sup> Marc, 21. Chapeaux de Desprey, 6, des Italiens.  
 Gants et Cravate Mayer. Cravaches Verdier.*

*Messrs S<sup>r</sup> J. Falley, 32, Ruedu Commerce Pl. Vend.*







2485.

*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeaux de M.<sup>me</sup> Dufec. Plumes Chugot. Manteaux Gagelin. Fourrure Tortaux.  
 Broderie en jais de Torre-Delisle. Mouchoir Chapron. Souliers Caux. Parf. Guerlain.*

*Mess. S. & J. Fuller. 54. Rathbone Pl. Lond.*







sa sollicitude pour toutes les branches de notre industrie nationale, a voulu se faire rendre compte de l'importance des corsets aux points de vue de la fabrication et de l'exportation, c'est à M. Josselin qu'a été demandé le rapport. C'était un double hommage rendu à sa supériorité dans cette industrie, et à son caractère, — à ses connaissances acquises, et à sa judicieuse et impartiale appréciation.

Dans ce rapport, qui a toute la valeur d'un document statistique, M. Josselin a envisagé la question sous son côté scientifique et sous son côté commercial. Il a démontré à quel point la coupe des corsets et leur exécution avaient fait des progrès; et, pour cela, il a rappelé les catastrophes signalées autrefois par les médecins; il en a analysé les causes, et a fait voir comment on avait su éloigner aujourd'hui jusqu'à la moindre appréhension. Ensuite, il a énuméré tout ce que cette industrie employait de bras, combien d'ouvrières et d'ouvriers elle faisait vivre, et à quel chiffre énorme et toujours croissant se montait l'exportation des corsets français.

C'était là un travail plein d'intérêt, il est vrai, mais aussi de grandes difficultés, pour être complet, sans parler de ce qu'il y avait de délicat pour un fabricant d'apprécier sa propre industrie et parlant ses rivaux. M. Josselin s'est tiré avec un rare bonheur de cette tâche; son rapport est précis et plein d'enseignements aussi curieux qu'authentiques; il a fait plus, il a signalé lui-même les principales maisons de corsets de Paris; il a su rendre à chacune la justice qu'elle méritait.

N'est-ce pas là d'ailleurs le caractère de la véritable supériorité et du premier rang conquis à force de travail, de persévérance, de talent et d'honnête activité?

L'établissement que M. Josselin a fondé à Londres a pris depuis quelque temps une plus grande extension. Grâce à la facilité et à la rapidité des relations entre les deux pays, on peut commander son corset à Londres, et l'avoir pour ainsi dire aussi vite qu'à la rue de la Paix. — C'est dans une des anciennes et des meilleures maisons de Londres, chez M. Guy-Cavalier<sup>1</sup>, que M. Jos-

selin a voulu placer sa succursale; c'est là qu'une de ses plus habiles demoiselles demeure, à poste fixe, pour prendre les mesures et faire exécuter les commandes.

La maison de Paris n'en a pris qu'une plus grande activité encore, et pour peu que cela continue, vous verrez que, pour se rendre mieux compte de ses travaux, M. Josselin devra diviser ses ateliers en une série de salles au-dessus desquelles il aura à écrire Londres, Saint-Petersbourg, Vienne, Madrid, New-York, Calcutta.

#### LE JOAILLIER DE L'EMPEREUR.

En terminant son compte-rendu du grand bal de l'Hôtel-de-Ville, M. Eugène Guinot termine par un épisode assez piquant des premiers temps de l'Empire . . . . .

La profusion régnait partout à ce bal; les salons étaient décorés avec splendeur; les lustres se touchaient et formaient une éblouissante coupole de cristal et de flamme; à l'orchestre cent musiciens obéissaient à la baguette enchantée de Strauss. On sait quelle est la magnificence habituelle des fêtes données par M. Berger. En cette occasion, où il recevait et fêtait le Président, le préfet ne pouvait oublier qu'il doit à l'empereur une partie de sa fortune. Voici comment :

Bonaparte venait d'être nommé général de brigade, et avait reçu l'ordre de se rendre à l'armée d'Italie pour y prendre le commandement de l'artillerie. Faisant à la hâte ses préparatifs et son équipage de campagne, il entra dans le magasin de M. Biennais, marchand de nécessaires et de meubles de toilette, l'Aucoc et le Tahan de l'époque. Le jeune général ne voulut faire que des acquisitions modestes et proportionnées à ses moyens: il demandait une simple trousse de voyage. Le marchand lui fit voir un magnifique nécessaire, confortablement garni de nombreux ustensiles travaillés avec art et montés en argent.

Après quelques minutes d'examen, Bonaparte ferma le meuble et tourna ses regards d'un autre côté.

— N'est-ce pas là ce qu'il vous faut? demanda M. Biennais.

<sup>1</sup> 47, Davies str east, Berkley square.



Bonaparte fit un geste négatif.

— Comment ! ce nécessaire ne vous plaît pas ?

— Il me plaît beaucoup.

— Eh bien ! alors ?...

— Vous voulez me tenter, mais c'est inutile reprit le général en souriant. Combien votre nécessaire ?

— Quinze cents francs.

— C'est trop cher.

— C'est ce qu'il vaut.

— D'accord, mais je ne suis pas assez riche pour l'acheter.

— Si ce n'est que cela, l'arrangement est facile ; prenez, et vous paierez plus tard ; quand vous le pourrez.

— Ce sera peut-être bien long.

— N'importe ; j'attendrai.

— Sans compter les mauvaises chances de la guerre. Je pars demain pour l'armée ; qui sait si j'en reviendrai ?

— J'ai confiance.

— Soit ! puisque vous le voulez absolument, reprit Bonaparte en écrivant son nom et son adresse sur une page de son portefeuille qu'il déchira et remit au marchand.

— Dans une heure le nécessaire sera chez vous, général. Je vous souhaite un bon voyage !

— Et un heureux retour, n'est-ce pas ? Merci, monsieur.

Le lendemain, le général partit pour l'Italie, emportant le nécessaire que M. Biennais, — qui avait confiance, — lui avait vendu à crédit.

Dix ans plus tard, Napoléon venait d'être nommé empereur, M. Biennais fut mandé au palais des Tuileries et reçu en audience particulière.

— J'ai à m'acquitter d'une dette envers vous, lui dit l'empereur.

— Je vous demande pardon, Sire, reprit M. Biennais ; Votre Majesté ne me doit rien. Le nécessaire que j'avais eu l'honneur de vendre au général Bonaparte m'a été payé par Bonaparte premier consul.

— J'ai payé le nécessaire, mais non la façon obligeante avec laquelle vous me l'avez vendu. C'est votre confiance que j'entends récompenser aujourd'hui.

— Le souvenir que Votre Majesté daigne avoir conservé d'une action aussi simple

est déjà une récompense bien au-dessus de mon mérite.

— Trêve de compliments, monsieur Biennais ; je veux faire quelque chose pour vous.

— Sire, c'est trop de bonté !

— Je vous nomme joaillier de la couronne. Voici votre brevet.

— Joaillier ?... Mais, permettez-moi de faire observer à Votre Majesté que ce n'est pas là mon état. Je ne me suis jamais occupé d'orfèvrerie, ni de diamants. Je suis toujours fabricant de nécessaires.

— Eh bien ! vous changerez de commerce, voilà tout. Vous avez de l'intelligence, du goût du talent ; vous vous mettez bien vite au fait de votre nouvelle profession.

— Je ferai de mon mieux, Sire, puisque vous l'ordonnez.

— Mettez-vous à l'œuvre sur-le-champ. Il me faut, dans un bref délai, les insignes de la grandeur impériale : la couronne, le sceptre, l'épée ; et pour l'impératrice : le diadème, les colliers, les parures. Vous disposerez des pierreries qui sont au garde-meuble, et dès que vos dessins seront prêts, vous me les apporterez. Allez, monsieur Biennais ; ne perdez pas de temps et soyez tranquille, l'ouvrage ne vous manquera pas. Vous avez ma pratique et je compte bientôt vous donner de nombreux clients.

La clientèle, en effet, ne se fit pas attendre. L'empereur se mit bientôt en train de faire des rois, et en donnant le trône il recommandait son joaillier. Une sorte de collaboration s'établit ainsi entre Napoléon et M. Biennais : l'un fournissait le royaume, l'autre fabriquait la couronne. Le brevet de M. Biennais se multipliait sans cesse. Presque tous les souverains de l'Europe étaient ses tributaires. Puis, vinrent les grands dignitaires de la cour impériale qui en toutes choses suivaient l'exemple du maître ; le joaillier de l'empereur comptait autant de clients qu'il y avait de courtisans aux Tuileries ; il eut l'entreprise générale des parures de cette cour si éclatante et si prodigue dans son luxe. — De sorte qu'il réalisa bientôt des bénéfices considérables, et que, lorsque l'Empire s'écroula, il était déjà riche à plusieurs millions.

M. Berger a épousé une des filles de





20 Novembre 1848.

Bureau

2393.

# *Modes de Paris.* **Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

*Bonnet et Chapeau des M<sup>l</sup>l<sup>es</sup> Alexandrine. Redingote en satin garnie de velours. Coin de feu en velours garni de dentelle. Etoiles et Châle Gagelin. Dentelles Violard. Fleurs Cartier. Pendule en porcelaine de Lahoche-Boin. Gants Mayer. Parfums Guerlain.*

Mess J. & J. Fuller, 14, Rathbone Pl. Lond.







M. Biennais ; c'est ainsi qu'il doit à l'empereur une partie de sa fortune : la part que sa femme lui a apportée en dot.

### Chronique Musicale.

La plus parfaite de nos cantatrices, M<sup>me</sup> Damoreau-Cinti, après avoir brillé d'un si vif éclat à l'Opéra-Comique où elle a laissé un souvenir ineffaçable, s'est vouée au professorat, et personne mieux qu'elle n'était capable d'enseigner ce qu'elle a si éminemment pratiqué. M<sup>me</sup> Damoreau va publier une *Méthode de chant*. Cette méthode, dédiée à ses élèves, est accompagnée d'une préface spirituelle, attachante, et que M<sup>me</sup> Damoreau pouvait seule écrire. Elle y raconte sa vie artistique ; elle se donne comme exemple, et on ne saurait en suivre un meilleur.

Elle avait quatorze ans quand Plantade lui dit : Ma chère enfant, tu peux te passer de moi maintenant ; tu as du goût ; tu prendras ce qu'il y a de bon chez les uns, tu laisseras ce qu'il y a de mauvais chez les autres.

Elle avait seize ans, lorsque Garat, après l'avoir entendue dans *Il Califo di Bagdad*, s'écria : « Voilà une cantatrice qui chante insolemment juste. »

Une fois à l'Opéra, M<sup>me</sup> Cinti-Damoreau, dont le répertoire était assez borné, ne pouvant varier ses rôles autant qu'elle l'aurait voulu, imagina de varier les traits de son chant, méthode qu'elle a suivie encore à l'Opéra-Comique, et, à ce sujet, elle dit à ses élèves dans sa préface :

« Cette facilité à varier les traits, si féconde qu'elle soit en applaudissements, ne doit cependant pas être poussée trop loin ; il faut que les ornements soient rythmés, appropriés au genre et au mouvement du morceau, et toujours subordonnés aux paroles. Défiez-vous de ces fusées de notes inintelligentes, sans caractère et sans couleur, à l'aide desquelles la médiocrité chantante s'efforce si souvent d'éblouir le public, et n'oubliez pas, je le répète, que les fioritures doivent toujours être subordonnées aux paroles ; qu'enfin ce n'est pas varier une phrase musicale que la dénaturer et la rendre tout à fait méconnaissable.

Cette partie de l'art ouvre également un vaste champ à l'étude. J'ai, à ce propos, une petite histoire à vous conter : quoique j'y joue encore un rôle, vous me pardonnerez cette digression :

« Une grande cantatrice venait d'arriver à Paris. M. le duc de Duras, alors le premier gentilhomme de la chambre du roi Charles X, et dont la protection ne manquait ni aux arts ni aux artistes, désirait nous entendre chanter un duo. Le matin même du jour indiqué pour le concert, on répéta chez le célèbre maestro Paër ; nous convinmes des traits à faire et qui se trouvent en profusion dans le duo choisi, se composant presque entièrement de demandes et de réponses ; c'était moi qui devais toujours répondre. Le soir, au concert, une pensée maligne traverse l'esprit de la belle cantatrice, et elle change subitement tous les traits convenus le matin. Bien déconcertée d'abord, je ne perdis cependant pas courage, et, par une de ces inspirations qu'on ne peut définir, je ripostai sans perdre une minute, une seconde, un quart de soupir, en improvisant d'autres traits où perçaient un peu, j'en conviens, le léger dépit que me causait cette surprise. Mon courage fut heureux, et loin de perdre la bataille, je fus à même d'entendre dire unanimement que le duo n'avait jamais été mieux chanté de part ni d'autre. La réconciliation naquit du succès, et il y eut désormais dans notre amitié autant d'accord que dans nos duos.

« Tirez de ce récit une leçon, mes chères élèves ; sans l'habitude que je m'étais faite de varier tous les thèmes, de jouer, à force de travail, avec toutes les phrases musicales, j'eusse été certainement moins heureuse dans mes inspirations ; c'en était fait de moi ce jour-là, et ma réputation, déjà bien établie, échouait devant une malice, sous les yeux du public le plus bienveillant et le plus habitué à m'applaudir. »

M<sup>me</sup> Cinti-Damoreau ne nomme pas la cantatrice contre laquelle elle soutint si glorieusement la lutte. Nous ne voyons pas, nous, à qui l'anecdote n'était pas inconnue, pourquoi nous ne dirions pas ce qu'il plaît à M<sup>me</sup> Cinti-Damoreau de taire. La rivale qui voulut la mettre dans l'embarras était M<sup>me</sup> Malibran.

Cette préface est pleine de conseils qui ne



voient pas seulement à l'adresse des élèves de l'auteur, mais qui doivent être suivis par tous les artistes, même ceux en renom, comme par les amateurs, dont le monde fourmille.

A propos de la retraite de Duprez, M. Adolphe Adam raconte, dans le feuilleton de l'*Assemblée nationale*, un curieux souvenir.

Vers 1822, on reprit à l'Odéon *Athalie* avec des chœurs. Un morceau attirait particulièrement l'attention ; c'était un trio, composé exprès par M. Fétis, pour trois élèves de Choron. L'un d'eux, qui faisait la partie principale, était à peine âgé de douze ou treize ans, et l'on remarquait chez lui une sûreté d'inflexion, une pureté de méthode et une ampleur de style qu'on ne trouve que bien rarement, même chez les artistes les plus consommés.

Mais parmi tous les spectateurs, il y en avait un qui paraissait plus vivement impressionné que tous les autres : ce spectateur ne manquait pas une des représentations d'*Athalie* ; il ne pouvait, d'ailleurs, faire autrement, car il était un des musiciens de l'orchestre exceptionnel que l'on avait réuni pour cette espèce de solennité musicale. Le rôle qu'il jouait à l'orchestre était bien modeste : il était timbaltier.

Si l'élève de Choron était un enfant, le timbaltier était un jeune homme ; mais il était passionné pour la musique, une grande et belle chose le transportait d'admiration, une habile exécution le mettait hors de lui-même, et quand le jeune élève de Choron avait chanté avec cette supériorité qui n'était appréciée à sa juste valeur que par un petit nombre d'auditeurs d'élite, le timbaltier se laissait aller à son enthousiasme, et il perdait tellement la tête, que maintes fois le chef d'orchestre était obligé de le rappeler à la mesure et de lui reprocher de manquer la plupart de ses rentrées.

Quinze ans plus tard, les critiques les plus influents étaient réunis. Il s'agissait d'entendre Duprez qui, dès les premières notes, justifia la haute réputation qu'il avait acquise en Italie. Un des compositeurs qui venait de l'entendre joignit ses félicitations à celles de ses confrères, et rappela à l'éminent chanteur ses premiers essais.

— Vous souvenez-vous, lui dit-il, que vous chantiez, avec votre voix d'enfant, un trio dans les chœurs d'*Athalie*, au Second-Théâtre-Français? — Certainement. — Vous aviez déjà un fanatique partisan. — Qui donc? — Le timbaltier de l'orchestre. — Ah! bah! — Et ce timbaltier a tellement conservé son ancienne admiration pour votre talent, qu'il serait bien heureux s'il pouvait un jour composer un opéra pour vous. — Cela ne sera pas impossible si, depuis que nous avons quitté l'Odéon, le timbaltier a fait son chemin de son côté, comme moi du mien. — Pas tout à fait ; vous, vous êtes arrivé, et lui commence seulement à se mettre en route.

Le chanteur pressa alors le compositeur de lui faire connaître son ancien camarade, et le compositeur se nomma lui-même. Le timbaltier, ajoute M. Adam, n'était autre que l'auteur de ce feuilleton.

A ce Numéro est jointe la planche 2485.

Une maison de Bruxelles, honorablement connue, offrant toutes les garanties désirables, possédant dans l'article nouveautés en lingerie, qu'elle fait en gros depuis longues années, une nombreuse et bonne clientèle, désire être chargée, comme dépositaire, de la vente d'un ou de plusieurs articles se rattachant à sa spécialité.

Prendre l'adresse au bureau du journal.

### LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours ; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr. ; les départements, 9 fr. 50 ; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDET-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.